

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## **Eaux noires**

Julie Bouchard

Volume 43, numéro 3 (253), septembre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32769ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, J. (2001). Eaux noires. *Liberté*, 43(3), 150–154.

## Eaux noires

Julie Bouchard

*Voilà que mon visage à son tour se défait. Tant de ridicules morceaux le composent donc ?*

ooo

Là où les regards se perdent, coulait autrefois un fleuve infiniment long. Je quittais ma chambre avant que le jour ne se perde dans une autre nuit incertaine et descendais le rejoindre en m'assurant de n'être pas suivie. Là, aux confins d'une heure inhabitable, j'escaladais les pierres qui de chaque côté l'écorchaient pour m'approcher au plus près de ses tourments. Immobile sur ses rives, je le regardais courir vers sa perte sans comprendre l'insolente joie qui égayait sa surface, mais le priais de m'emporter avec lui comme le vent emporte les mousses que d'insouciantes fleurs abandonnent au matin.

Il m'arrivait parfois de voir le soleil creuser entre ses vagues mille écuelles d'or. Chacune d'elles était bien assez large pour que mon dos s'y incurve, mais déjà trop pleine pour qu'il y trouve place. Des restes de lumière s'y étaient déversés. Cela n'existe pas, pensais-je en regardant le fleuve gonfler ses flots pour ne rien échapper de celle qui si doucement s'abandonnait à lui. Retenue dans leurs marges, je ne savais plus distinguer l'eau du ciel qui l'enchantait, mais sentais contre mes joues rebondir leurs reflets. Ces jours-là, j'aimais la roche qui ouvrait la peau de mes cuisses.

Je dus un jour partir vers la ville et le fleuve alors me devint étranger. J'essayai de m'habituer aux visages dont je ne reconnaissais rien. Regardais les murs se dresser l'un contre l'autre sans que rien à l'horizon ne menace. Je marchais dans la moindre des rues et d'un pas toujours pressé. Comme si là, au loin, j'étais attendue et que chaque nouveau pas risquait de me perdre.

Des jours passèrent et d'autres encore. Certains virent des hommes s'arrêter, parfois même m'emporter, mais aucun ne me retint. On me disait embarquée sur une mer sans rive, sans île, sans épave. Incertaine.

ooo

Une pierre roule sur mon chemin. Entre toutes elle brille d'éclats imprévus. Et sans que je ne sache comment, elle arrête ma course.

Un jour que je croyais perdu revient. J'ai cinq ans. Peut-être six. Me tiens bien droite sous le regard d'un homme dont le sommet de la tête frôle les nuages blancs qui errent sous le soleil. J'attends, muette, la plante des pieds brûlée par le sable chaud. Bientôt, les pierres noires qu'il a cachées derrière son dos réapparaîtront enveloppées de papier d'argent, prêtes à fondre dans ma bouche. Derrière moi courent les cris des autres, gais ou exténués sur ce bord de mer qui n'en est pas une. Je souris.

Tu es là. Tu ne me vois pas, d'abord. Pas tout de suite. Le jour est trop vif, sa lumière nous dissout, seules les heures nous recomposent. « *Et avant ?* » me demandes-tu enfin. D'avant, il n'y a pas, puisque c'est aujourd'hui que j'attends, ai-je envie de dire, mais je ne trouve pas les mots et d'autres prennent leur place.

Un autre jour encore, tu me demandes pourquoi tant de pierres encombrant les étagères de mes bibliothèques. Grises, roses, noires, elles semblent y avoir été abandonnées au hasard, sans ordre et sans raison. Au contraire, je les ai choisies une à une, les rapportant chez moi serrées contre mon ventre, souvent de territoires lointains. Mais depuis des années ont passé et peu importe le vent qui a soufflé sur elles, elles sont restées sourdes et dures. Aussi je ne te réponds pas et m'endors cette nuit-là ivre de jours rêvés, le ventre vide sous des draps blancs.

Et au matin, tu n'étais déjà plus là.

ooo

Une joie que j'aurais voulu mienne entra un matin par la fenêtre de ma chambre : « *Quel jour est-on ?* » C'était dimanche. Les cloches de l'église n'avaient pas encore sonné, mais la lenteur avec laquelle s'écoulait le temps était bien celle d'un jour vacant. De lourds rideaux empêchaient encore le soleil d'envahir mon lit, mais cette voix étrange ne cessait de m'y rejoindre. De plus en plus triomphante, elle répétait les mêmes mots : « *Quel jour est-on ?* » J'enfilai une blouse et avec des pas que je ne reconnaissais pas avançai jusqu'à la fenêtre. Un vieux emplissait de son attente la rue sinon déserte, des fleurs au bout d'un bras tendu vers une fenêtre. Je reculai de crainte qu'il ne me voit alors qu'il répétait encore : « *Quel jour est-on ?* » N'est-ce pas celui où tu dois revenir ? Pourquoi cet autre ne se tait-il pas ?

ooo

La ville est trop grande, trop peuplée. J'ai beau me dire qu'en cherchant bien, je te retrouverai, les jours ne semblent se satisfaire que de visages grossiers et déjà surchargés. Je porte sur moi ton image et sous un temps indifférent la brandis sans répit, mais ne lui répondent jamais que les rires assourdissants de ceux qui hier disaient la reconnaître. Il n'y a plus que la nuit qui me soit complice, mais ses secrets ne franchissent jamais l'aube.

La ville a presque entièrement avalé le fleuve. Entre des rives bien trop étroites, il avance avec rage comme s'il savait que le ciel bas qui aplatit ses lames le privera toujours de celle qui l'avait fait si bon.